

Le Canada pendant la Première Guerre mondiale : l'émergence d'une nation sur la scène internationale

Le 18 février 2010 marque une date symbolique dans l'histoire du Canada. À l'âge de 109 ans décédait John Foster Babcock, le dernier vétéran canadien de la Première Guerre mondiale. Sa mort évoque la fin d'une époque déjà lointaine aux générations actuelles. C'était une époque où 650,000 hommes et femmes avaient répondu à l'appel du devoir, dans une guerre qui fut une boucherie sans nom. Des Canadiens de tous origines, francophones et anglophones, volontaires comme conscrits, s'étaient rendus en Europe combattre dans des conditions qui dépassaient l'imaginaire. Voici leur histoire.



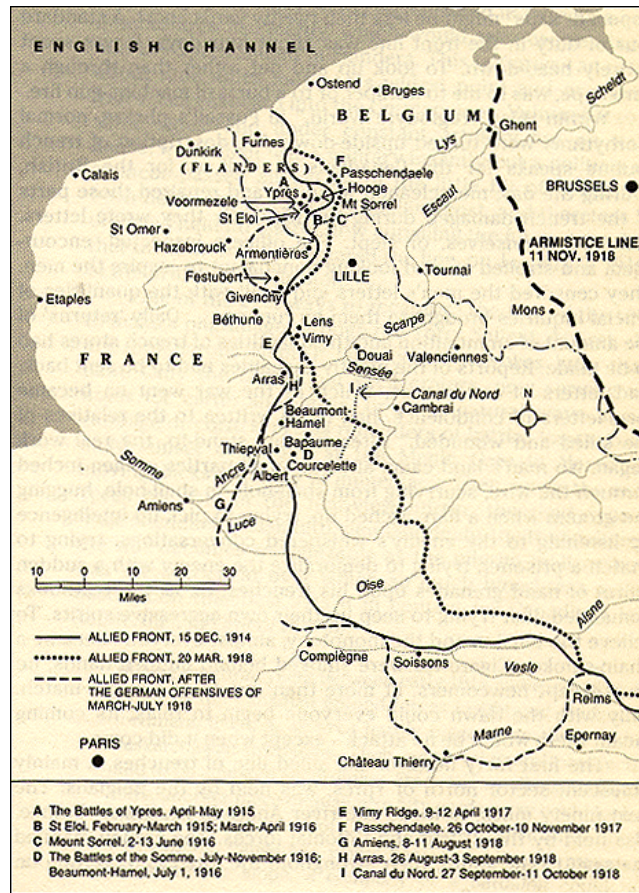
John Foster Babcock: le dernier vétéran canadien de la guerre de 1914-1918.

La guerre européenne avait débuté en août 1914 et s'était rapidement transformée en un conflit aux dimensions planétaires. On était alors loin de se douter que l'assassinat de l'archiduc Franz Ferdinand d'Autriche-Hongrie, le 28 juin, allait provoquer une déflagration mondiale. Au Canada, la vie suivait son cours. Les journaux avaient bien entendu traité de l'incident, mais les événements liés à la politique et à l'économie nord-américaines attiraient davantage l'attention d'un public peu au fait des réalités européennes.

Par un complexe jeu d'alliances politiques, de rivalités économiques et coloniales, et par une course aux armements entre les puissances européennes, depuis la fin du XIXe siècle, il s'était installé en Europe un climat de tensions qui, tôt ou tard, pouvait se mouvoir en une guerre généralisée à la moindre provocation. C'est ce qui s'était donc passé, les puissances européennes s'étaient mutuellement déclaré la guerre. La situation était qu'en ce chaud été de 1914, peu de gens se doutaient que ce conflit qui était censé se terminer à Noël allait engendrer un horrible massacre qui durerait plus de quatre ans.

En réaction à l'invasion de la Belgique, le 4 août, la Grande-Bretagne déclarait peu de temps après la guerre à l'Allemagne. Ce faisant, Londres entraînait dans le conflit tous les Dominions et possessions de l'Empire britannique, ce qui incluait le Canada. Bien qu'officiellement indépendant depuis 1867, le Dominion du Canada n'était malgré tout pas maître de sa politique extérieure. Étonnement peut-être, le fait que le Canada soit automatiquement en état de guerre contre l'Allemagne le 4 août 1914 avait été un événement relativement bien accueilli d'un bout à l'autre du pays. Que ce soit dans la très « française » ville de Québec jusqu'à la très « britannique » ville de Toronto, les Canadiens d'un bout à l'autre de l'océan avaient reçu avec un certain enthousiasme la nouvelle.

Depuis la fin de la guerre sud-africaine de 1902, qui était somme toute demeurée un conflit plus que localisé, le Canada n'avait que peu participé à des événements d'envergure sur la scène internationale. La nouvelle guerre de 1914 n'avait finalement pas été le conflit de courte durée que l'on avait anticipé. Au contraire, lorsque le premier hiver de guerre s'abattait sur l'Europe, de vastes lignes de front découpaient désormais de nouvelles frontières faites de tranchées, de barbelés et de trous d'obus dans lesquels vivait une race émergente d'hommes qui apprenaient à côtoyer quotidiennement la mort, la boue et la vermine. Les fronts s'étaient stabilisés et les armées européennes, épuisées après les batailles de l'été et de l'automne, s'étaient enterrées dans ces réseaux inextricables de tranchées. Sur le front Ouest, celles-ci s'étalaient de la frontière suisse jusqu'à la Mer du Nord, sur une longueur d'environ 800 kilomètres.



Le Front de l'Ouest où combattit le Corps canadien de 1915 à 1918.

Alors que les armées européennes s'affrontaient, le Canada de 1914 mobilisait dans l'excitation. La question à poser était : le pays était-il prêt? La réponse est un *Non* catégorique. À cette époque, le Canada ne disposait que d'une milice active permanente d'à peine 3,000 hommes, et d'une milice non active et non permanente de 70,000 individus, sur le papier. Bon nombre parmi ces derniers n'avaient d'ailleurs jamais touché à un fusil. En clair, il fallait créer ce qui allait devenir le *Corps expéditionnaire canadien*. L'homme responsable d'accomplir cette grande tâche était le ministre de la Milice Sam Hughes. Homme plus qu'énergique, voire excentrique, qui adulait l'Empire, mais détestait les Britanniques, Hughes avait fait mettre sur pied le camp militaire de Valcartier au nord de Québec. Là-bas, des dizaines de milliers de recrues s'étaient rassemblées et avaient été sommairement entraînées avec les moyens du bord. Dans la plus grande des confusions, Hughes était parvenu à expédier en Angleterre un premier contingent d'environ 32,000 hommes en octobre 1914. C'était la première contribution de ces Canadiens qui, pour la presque totalité, n'avaient aucune idée ce dans quoi ils venaient de s'embarquer.

Si pour les uns l'entraînement de Valcartier avait été difficile, ce n'était rien en comparaison des conditions pénibles dans lesquelles le premier contingent allait s'exercer dans la tristement célèbre plaine de Salisbury, dans le centre-sud de l'Angleterre à la fin de 1914 et au début de 1915. Pluie, vent et marrées de boue formaient le lot quotidien de ces hommes qui, à peine quelques semaines auparavant, étaient encore des journaliers,

des paysans, des commis, des étudiants, etc. De cet ensemble disparate de soldats, on allait constituer la *1^{ère} Division* d'infanterie canadienne, celle-là même qui aurait l'« honneur » d'être la première à servir sur le continent.

À l'instar des combattants européens, les soldats canadiens qui étaient déployés dans le secteur d'Ypres en Belgique, au printemps de 1915, avaient fait face à la terrible réalité de la guerre de positions. Face à un ennemi situé souvent à moins de cent mètres, dans des tranchées remplies d'eau, sous les obus s'abattant sporadiquement, les Canadiens avaient expérimenté une forme de guerre qui était radicalement loin de l'image glorieuse qu'ils s'en étaient faite, ou qui leur avait été inculquée.

Ce baptême du feu dans les tranchées du sinistre saillant d'Ypres, en avril 1915, avait d'autant été plus pénible, car les Canadiens avaient goûté à une nouvelle médecine, soit celle de l'arme chimique. Profitant d'un vent favorable, les Allemands avaient en effet lâché, le 22 avril, plus de 150 tonnes de gaz de combat sous forme de chlore vers les positions tenues par les troupes canadiennes et françaises. En dépit de l'évidente panique causée par cette arme encore méconnue, les Canadiens avaient été obligés de combattre sous ces gaz. Improvisant des moyens plus que rudimentaires pour se protéger (en urinant par exemple dans un mouchoir-tampon appliqué sur la bouche), les soldats de la *1^{ère} Division* avaient perdu la moitié de leurs effectifs en infanterie en attaques et contre-attaques (6,000 hommes sur 12,000). Ils étaient ainsi parvenus à colmater une brèche de plus de cinq kilomètres qui s'était ouverte au moment de l'assaut allemand.

À l'issue de ce premier affrontement, nommé ultérieurement la bataille de Saint-Julien, les troupes canadiennes commençaient à acquérir leur réputation de force combattante dès plus effective. Pour les observateurs et commentateurs étrangers, les troupes canadiennes se fondaient jusque-là dans l'ensemble des forces britanniques. Cela était vrai sur un plan opérationnel, mais la performance des soldats canadiens, qui avaient sauvé la situation à Ypres, avait amené les observateurs à considérer progressivement le caractère national distinct de cette petite force en expansion. Un soldat sur trois était tombé pour ne plus se relever, ce qui se traduisait par plus de 2,000 morts. Le prix à payer avait été élevé pour ces hommes qui, rappelons-le, étaient des civils à peine quelques mois auparavant, et qui, par-dessus tout, venaient de se rendre compte de ce qu'était la guerre.



La bataille de Saint-Julien (Ypres), avril-mai 1915.

Avec Ypres, le Canada venait de goûter amèrement à ce qui allait devenir caractéristique de la guerre de 1914-1918. C'était la guerre des tranchées, une guerre d'usure dans laquelle les belligérants tentaient de s'emparer du système de tranchées ennemi. Le tout dans quel but? Soit user les forces de l'adversaire ou tenter de percer son front, dans l'espoir que reprenne la guerre en rase campagne. De la fin de 1914 jusqu'au printemps de 1918, les assauts massifs de l'infanterie se butant au système défensif de l'adversaire allaient faire partie du cauchemar des combattants, dont ces Canadiens qui commençaient à se « faire la main » à ce jeu meurtrier.

Entre-temps, des Canadiens continuaient à s'enrôler, grossissant ainsi les effectifs du *Corps expéditionnaire*. Les rares nouvelles d'Ypres qui parvenaient à passer à travers les mailles de la censure n'avaient pas découragé pour autant d'autres Canadiens à s'engager. Cela était vrai, à tel point qu'un second contingent était parti en Europe en ce début de 1915. Ces soldats allaient former la 2^e *Division d'infanterie* dans laquelle se trouvait le fameux 22^e *bataillon (canadien-français)*, seule unité combattante francophone de l'armée. Après les entraînements d'usage en Angleterre, cette division allait rejoindre la 1^{ère} en France, en septembre. Ce faisant, la présence de deux divisions d'infanterie sur le front allait permettre la formation du *Corps canadien*, toujours sous commandement britannique, en l'occurrence du lieutenant-général E. A. H. Alderson (qui commandait jusque-là la 1^{ère} *Division*).



*Les officiers du 22e bataillon (canadien-français). Amherst (Nouvelle-Écosse). Printemps 1915.
Sources: Archives du Royal 22e Régiment*

L'hiver 1915-1916 avait été relativement « tranquille » pour le nouveau *Corps canadien*, toujours installé dans le saillant d'Ypres. La période hivernale était plus calme pour les soldats, étant donné que le temps et les conditions du terrain ne permettaient pas des offensives d'envergure, comme c'est le cas lorsque le printemps et l'été reviennent. Cependant, le froid, la neige, la pluie et l'accumulation de la boue s'avéraient tous autant de contraintes mettant à rude épreuve le moral des combattants. Il était en effet difficile dans ces conditions de garder une certaine hygiène de vie. Les soldats devaient apprendre à vivre avec d'autres éléments caractéristiques de la vie des tranchées de 1914-1918. Parmi ceux-ci, le *Trench Foot* (« pied de tranchée »), qui consistait en d'énormes verrues sur les pieds des soldats confinés en des positions stationnaires, dans plusieurs pieds d'eau au fond des tranchées et des trous d'obus. La grippe et les poux étaient autant d'autres éléments qui affectaient le quotidien des soldats, et dont l'adaptation à ces réalités avait été tout aussi pénible que celle des balles, des grenades et autres projectiles.

Toujours est-il qu'à la fin de 1915 et au début de 1916, le *Corps canadien* prenait du volume. Une 3^e *Division* venait de se joindre en décembre, puis une 4^e au mois d'août de l'année suivante. Le *Corps* se composait désormais de quatre divisions d'infanterie sous le commandement du lieutenant-général Julian Byng, au moment où s'engageait la bataille de la Somme en août 1916. À cette date, des milliers de Canadiens étaient déjà morts, blessés ou portés disparus. Cela n'empêchait pas que les généraux alliés, dont les armées augmentaient tant en effectifs qu'en quantité de matériels disponibles, souhaitaient percer le front tout en usant les troupes de l'adversaire.



Des soldats canadiens reviennent des tranchées sur le front de la Somme (1916).

Les deux premières années du conflit avaient en ce sens été plus que frustrantes. Devant l'impossibilité de percer le front ennemi, il fallait non seulement augmenter la quantité de canons, de mitrailleuses et de matériels de toutes sortes contre l'ennemi, mais il fallait en plus raffiner les tactiques de combat, notamment pour l'infanterie. Cette dernière était appelée à travailler de concert avec l'artillerie, dont il fallait améliorer l'efficacité du tir, mais aussi la coordination avec l'infanterie et les forces aériennes. L'entraînement et l'encadrement des troupes allaient donc en s'intensifiant. De plus, à mesure qu'avancait la guerre, les troupes se voyaient dotées d'un matériel de plus en plus spécialisé, comme des fusils-mitrailleurs, des mortiers, des grenades afin d'accroître leur puissance de feu dans les situations où l'artillerie ne pourrait à coup sûr intervenir.

C'est dans ce contexte que le nouveau *Corps d'armée canadien* avait été appelé à intervenir. Les Alliés avaient en effet prévu de lancer toute une série d'offensives au cours de l'été de 1916. L'idée était de frapper simultanément l'ennemi sur tous les fronts afin de contraindre autant que possible le déploiement de ses renforts. En France, cela se traduisait par une offensive combinée franco-britannique le long de la rivière de la Somme, en Picardie, qui était alors le point de jonction de ces armées. La bataille de la Somme était donc engagée depuis le 1^{er} juillet 1916, sans qu'aucun succès notable soit enregistré. Cette offensive n'était pas l'affaire que d'une journée ou deux. C'était en fait une succession d'engagements locaux s'étirant sur des semaines. La première journée de l'offensive, le 1^{er} juillet, avait été catastrophique pour les Britanniques, qui avaient perdu près de 60,000 hommes en une seule journée. Cependant, à partir de la mi-juillet, des succès notables avaient été enregistrés. Malgré tout, les semaines qui avaient suivi

n'apportaient guère de meilleurs résultats, au moment où le *Corps canadien* était appelé à intervenir.

Du vieux front des Flandres, les troupes du lieutenant-général Byng devaient se déployer à la fin août, plus au sud, sur ce front de la Somme où l'on se battait déjà depuis des semaines. La reprise de l'offensive était dictée pour le 15 septembre, mais entre la fin août et cette date, les troupes canadiennes avaient déjà perdu près de 3,000 hommes, seulement pour tenir leur ligne de front. Au matin du 15 septembre, le *Corps* donnait l'assaut quelque peu à l'ouest du village de Courcellette, sur un front de plus de deux kilomètres de large. Précédés par un tir de barrage d'artillerie relativement bien réglé, les soldats canadiens, assistés pour la première fois de quelques chars d'assaut, s'étaient rués vers Courcellette et les environs. Cette première journée de l'offensive du 15 septembre s'était bien passée, mais les Allemands avaient fortement réagi en lançant plus d'une douzaine de contre-attaques dans Courcellette et les villages aux alentours. Pendant trois jours et trois nuits, les soldats canadiens, en particulier les Canadiens français du 22 *bataillon*, s'étaient battus avec l'énergie du désespoir.



Figure légendaire du 22e bataillon (canadien-français), le major Georges P. Vanier. Enrôlé en 1914, blessé puis amputé d'une jambe en 1918, il devint Gouverneur général du Canada en 1964.

Sources: Archives du Royal 22e Régiment

Les pluies d'automne, l'épuisement, les pertes encourues et l'intensification de la résistance allemande avaient fait en sorte que l'offensive devait s'arrêter. Pour les Canadiens, la bataille de la Somme s'était terminée le 11 novembre 1916. Le terrain en tant que tel n'avait à peu près aucune valeur stratégique, ni morale pour ainsi dire. Les Canadiens étaient sortis de la Somme plus expérimentés, plus aguerris à la guerre des

tranchées. Ils avaient su faire preuve d'un savoir-faire en innovations tactiques. Ils avaient appris à utiliser tout le potentiel des armes modernes. Par contre, les pertes avaient été lourdes depuis le mois d'août. Plus de 24,000 hommes étaient tombés pour une progression générale d'à peine huit kilomètres.

Plus encore qu'à Ypres, c'est sur la Somme que les Canadiens s'étaient vus véritablement confirmés dans leur réputation de troupes de choc. Cette notoriété allait pour ainsi les précéder pour le restant de la guerre. Dans tous les coups durs où seraient engagées les forces britanniques, les Canadiens dirigeraient fréquemment l'assaut. Désormais retirés du champ de bataille de la Somme en cette fin de 1916, les Canadiens se verraient offrir l'opportunité de soutenir leur nouvelle réputation. Déplacées plus au nord, toujours en France, les troupes, sous le commandement britannique, avaient reçu une mission précise pour la prochaine offensive du printemps de 1917 : capturer la crête de Vimy.



De gauche à droite: le capitaine Lacoste, le Major Scott et le lieutenant Bourgault affairés à nourrir les chevaux du 22e bataillon, sous le regard attentif du chien. France vers 1917.

Sources: Archives du Royal 22e Régiment

La guerre durait depuis plus de deux ans. Les batailles d'usure de l'année 1916 n'avaient apporté que quelques kilomètres de gains de terrain pour les Alliés. Des millions de soldats étaient tombés, mais d'autres avaient pris le relais afin de malmener à nouveau l'ennemi pour 1917. Les Alliés franco-britanniques n'avaient pas abandonné leur projet de mener des offensives conjointes, dans un scénario semblable à celui de 1916, mais en supposant que les erreurs commises ne soient plus répétées. L'idée de percer le front et de

reprendre la guerre de mouvement obsédait toujours les généraux. Le plan fixé était simple. L'armée française devait cette fois-ci se ruer à l'assaut des hauteurs du Chemin-des-Dames, le 16 avril, un peu plus au sud-est de la Somme, tandis que l'armée britannique devait engager la bataille plus au nord, autour de la ville d'Arras. L'offensive britannique allait commencer une semaine avant celle des Français. Dans ce contexte, la tâche du *Corps canadien* consistait en la capture de la redoutable crête de Vimy.

La crête de Vimy avait été prise par les Allemands dès octobre 1914. Cela dit, ils avaient eu plus de deux années pour l'aménager, la fortifier à leur goût. Les Alliés franco-britanniques avaient perdu des dizaines de milliers d'hommes dans de vains assauts contre cette position en 1915 et 1916. En avril 1917, la crête de Vimy constituait pour ainsi dire le plus dangereux et imposant bastion du dispositif défensif allemand dans la région d'Arras. Du haut de la crête, les Allemands pouvaient parfaitement observer les manoeuvres des troupes alliées. De profondes tranchées élaborées en plusieurs lignes successives de défense, des tunnels et d'intenses réseaux de fils barbelés et obstacles de toutes sortes parsemaient la position des soldats du Reich.

Pour capturer la crête, le matériel allait être important, mais, par-dessus tout, les Canadiens savaient qu'il fallait carrément réinventer la manière de faire la guerre dans les tranchées. Dès octobre 1916 (alors que la bataille de la Somme n'était pas tout à fait terminée), les trois premières divisions du *Corps canadien* (bientôt rejointes par la 4^e) étaient arrivées dans le secteur, au bas de la pente, face à face aux Allemands bien retranchés sur les hauteurs. Pour l'emporter, il fallait non seulement apprendre des erreurs passées, mais également copier en partie les techniques allemandes. Pour ce faire, les Canadiens avaient élaboré une incroyable logistique. Des tunnels, des voies ferrées, des reproductions à ciel ouvert des tranchées ennemies sous forme de maquettes, tout était bon pour enseigner à chaque soldat qu'elle allait être sa mission le moment venu. C'était cette notion de « pédagogie militaire » qui allait distinguer la bataille de Vimy des précédentes dans lesquelles avaient été engagés les Canadiens. Il fallait par ailleurs tout savoir du dispositif ennemi. Les reconnaissances effectuées par des raids dans les tranchées allemandes avaient permis d'amasser de précieuses informations, mais le rôle de l'aviation était tout aussi crucial en photographiant le front, les lignes de communication, les positions d'artillerie, etc.



Vimy, avril 1917. Les soldats canadiens marchent sous couvert de leurs canons bombardant les positions allemandes.

Après un intense et efficace bombardement préliminaire effectué quelques jours avant l'opération, les Canadiens s'élançaient à l'assaut de la crête de Vimy au matin du 9 avril 1917. En trois jours d'offensives sans relâche, les Canadiens avaient capturé la crête et on pouvait enfin voir le front allemand derrière cette dernière, qui s'étirait au loin dans la plaine de Douai plus à l'est. La bataille de Vimy est par la suite devenue emblématique dans la mémoire canadienne. C'était en effet au cours de cet engagement que les quatre divisions formant le *Corps canadien* avaient pour la première fois (et la seule de la guerre) combattu simultanément. Comme toujours, les combats avaient été sauvages. En trois jours, les Canadiens avaient perdu environ 10,000 hommes, dont 3,600 tués. Encore une fois, cette bataille qui s'achevait avait endurci les troupes. La victoire canadienne avait fait le tour de la presse alliée. Tout le monde célébrait ce fait d'armes et, une fois de plus, la réputation de « troupes de choc » du *Corps canadien* allait les mettre face à de nouvelles épreuves jusqu'à la fin du conflit. C'était également au lendemain de Vimy que les soldats assistaient à la nomination d'un premier commandant canadien à la tête du *Corps*, soit le nouveau lieutenant-général Arthur Currie, qui commandait jusque-là la 1^{ère} *Division*.

Alors que les Canadiens et les Britanniques connaissaient certains succès au nord, au sud, les forces françaises étaient en mutineries à la suite des insuccès enregistrés suite à la catastrophique bataille du Chemin-des-Dames (avril-mai). Par conséquent, l'incapacité temporaire de l'armée française à poursuivre le combat avait mis le commandement britannique devant la perspective que, lui seul, pouvait encore porter un coup aux Allemands, dans la seconde moitié de 1917. C'était ainsi que, le 31 juillet, les Britanniques lançaient une troisième offensive dans le saillant d'Ypres en Belgique. À l'instar de la Somme, ce n'était que plus tard que le *Corps canadien* serait appelé à intervenir. Le but de l'offensive était double. Il fallait capturer les voies ferrées du front allemand autour du saillant, tout en perçant le front pour reprendre la guerre de mouvement et s'emparer des bases navales des Flandres, où mouillait une partie de la flotte sous-marine allemande.

En dépit de quelques succès initiaux, l'intensité du barrage d'artillerie des semaines suivantes avait non seulement averti les Allemands de l'imminence de la poursuite des assauts, mais également avait transformé le terrain en un véritable océan de boue. Les pluies quasi continues des Flandres ne facilitaient en rien la tâche des Canadiens qui devaient prendre la relève des Britanniques. Cette fois-ci, le plan consistait par la prise de ce qui restait du village de Passchendaele, situé sur une hauteur à quelques kilomètres à l'est d'Ypres. Constatant l'ampleur de la besogne et l'état physique et moral de ses troupes, le lieutenant-général Currie s'était rapidement rendu compte qu'une poursuite de l'offensive allait décimer ses troupes. Currie prédisait qu'il allait perdre aux environs 16,000 hommes dans l'offensive. Malgré tout, il fallait préparer l'assaut qui allait débiter le 20 octobre. Pendant deux semaines, jusqu'au 11 novembre et sous des pluies torrentielles, les Canadiens avaient avancé jusqu'au village de Passchendaele, qu'ils avaient pris de peine et de misère. En fin de compte, l'estimation de Currie s'était avérée

presque juste, puisque pour l'ensemble de l'opération, de la fin octobre à la mi-novembre, le *Corps canadien* avait perdu environ 15,500 hommes.

Passchendaele restera toujours un nom associé à un véritable cauchemar pour les troupes canadiennes. C'était comme si on avait oublié les leçons tactiques et stratégiques de Vimy pour replonger dans la guerre d'usure. Rappelons que, dès le départ, Currie avait questionné la pertinence de poursuivre une offensive qui s'enlisait depuis quelques semaines. Les Canadiens n'avaient pas perdu la bataille, mais le prix payé par rapport aux gains obtenus était plus que dérisoire, peut-être même pire que sur la Somme encore. La bataille de Passchendaele avait également eu ceci de particulier (et probablement de « bénéfique »), c'est que, pour la première fois, le Premier ministre canadien Robert Borden avait ouvertement protesté auprès de son homologue britannique Lloyd George que si les Canadiens étaient à nouveau impliqués dans un autre bain de sang de la sorte, alors la participation active du Dominion aux futures opérations pourrait être remise en cause. On peut penser qu'il y avait eu une « canadianisation » progressive du *Corps*, et ce, tant au niveau de la manière de guerroyer que de la formation d'une identité nationale.

L'hiver 1917-1918 avait été plutôt paisible pour les Canadiens. En fait, c'est en mars que les Allemands avaient pris l'initiative de lancer leurs dernières offensives majeures de la guerre, avec les renforts supplémentaires obtenus de la Russie en pleine révolution. Le nouveau commandant suprême des forces alliées, le maréchal Foch, avait attendu l'occasion favorable avant de reprendre l'initiative aux Allemands. C'est au moment de la bataille d'Amiens, en août, que les Canadiens allaient entreprendre jusqu'à la fin du conflit une série de batailles connues sous le nom de la campagne des « Cent Jours ». De la mi-août jusqu'au 11 novembre, les Canadiens avaient une fois de plus servi de fer de lance aux offensives britanniques. En à peine trois mois, les soldats de Currie poursuivaient les Allemands qui retraits, mais qui leur causaient de lourdes pertes par des combats d'arrière-garde bien exécutés. C'était également au cours de cette série d'offensives que les Canadiens avaient pulvérisé en plusieurs points la terrible ligne défensive des Allemands surnommée la *Ligne Hindenburg*.



*Le Cimetière Québec. En ce lieu sont enterrés nombre de soldats québécois du 22e bataillon tués lors de la bataille de Chérisy des 27 et 28 août 1918. Environ 650 hommes et 23 officiers prirent part à l'assaut. Le lendemain, il restait 39 soldats. Tous les officiers étaient tombés, dont le major Georges Vanier (blessé), le lieutenant Stanislas Viens (mort), le lieutenant Rodolphe "Roddy" Lemieux (fils d'un sénateur, mort), etc.
Source: Commonwealth War Graves Commission*

D'Amiens jusqu'à Valenciennes, puis à Mons en Belgique, les Canadiens avaient perdu environ 40,000 hommes en un peu plus de trois mois d'affrontements se déroulant tantôt dans les tranchées, tantôt en rase campagne. Le moral des Allemands avait été anéanti, et ces derniers avaient consenti à signer un armistice le 11 novembre. Une fois les combats terminés, les Canadiens avaient franchi la frontière allemande, où ils occupaient une tête de pont dans la région de Bonn, jusqu'au rapatriement des troupes au printemps de 1919.



*Soldats du 22e bataillon (canadien-français) de retour à Québec, devant la Gare du Palais (mai 1919).
Sources: Archives du Royal 22e Régiment*

La Grande Guerre de 1914-1918 était pour ainsi terminée. Environ 10 millions d'hommes provenant d'une trentaine de nations y avaient perdu la vie. En plus des pertes humaines, la guerre avait laissé d'énormes séquelles psychologiques. Jamais auparavant n'avait-on assisté à un conflit d'une telle intensité. Les États s'étaient financièrement ruinés, endettés dans cette guerre, où l'avenir semblait plus qu'incertain. D'autre part, la Première Guerre mondiale avait marqué une étape importante dans le développement du Canada au plan international. En 1914, le Canada était entré en guerre comme une simple colonie de l'Empire britannique. Quatre ans plus tard, le pays avait ajouté sa signature sur le Traité de Versailles, qui avait officiellement mis fin au conflit. Bien que purement symbolique, cette signature avait coûté au Canada quelque 65,000 soldats tués et plus de 180,000 blessés. Les Canadiens avaient commencé à guerre à Ypres, en 1915, sous un commandement britannique. Les troupes étaient alors inexpérimentées et les années qui avaient suivi leur avaient appris comment il fallait faire la guerre. En 1918, au moment de s'arrêter à Mons, ces mêmes hommes étaient dirigés par des Canadiens et ils constituaient une force combattante d'élite qui n'avait plus rien à prouver. Il ne faut pas oublier que l'effort consenti par le Canada avait d'autant plus été remarquable, car la nation ne

comptait que huit millions d'âmes en 1914. De ce nombre, 650,000 individus avaient participé au conflit et un peu plus de 10 % n'étaient pas revenus.



La camaraderie née de l'épreuve du feu. Les Canadiens sur les champs de bataille d'Europe (1918).

Comme l'ont souligné certains historiens, il n'est pas faux de dire qu'avec la guerre de 1914-1918, le Canada avait acquis sa « personnalité internationale ». À l'instar de bien des nations, celle du Canada s'était édifiée dans le sang, dans l'espoir, peut-être naïf, que *plus jamais* un drame comme celui vécu dans les tranchées de Belgique et de France ne se reproduirait... C'était l'époque dans laquelle a vécu de John Foster Babcock, qui vient de nous quitter.

Carl Pépin, Ph. D.
Historien

Bibliographie sélective

- Allard, Geneviève 'Les infirmières militaires canadiennes pendant la Première Guerre Mondiale' (Québec: Université Laval, mémoire de maîtrise (MA), 1996) 142 pp
- Bouvier, Patrick *Déserteurs et insoumis. Les Canadiens français et la justice militaire (1914-1918)* (Outremont : Athéna éditions, coll. « Histoire militaire », 2003) 149 pp
- Gagnon, Jean-Pierre *Le 22^e Bataillon (canadien-français) 1914-1919. Étude socio-militaire* (Ottawa et Québec : Presses de l'Université Laval et Ministère de la Défense nationale, 1986) 460 pp

- Greenhous, Brereton *Le Canada et la bataille de Vimy 9-12 avril, 1917* (Ottawa : Groupe Communication Canada, 1992) 151 pp
- Litalien, Michel *Dans la tourmente. Deux hôpitaux militaires canadiens-français dans la France en guerre (1915-1919)* (Outremont : Athéna éditions, coll. « Histoire militaire », 2003) 162 pp.
- Morton, Desmond *Billet pour le front. Histoire sociale des volontaires canadiens (1914-1918)* (Outremont : Athéna éditions, coll. « Histoire militaire », 2005) 348 pp
- Nicholson, G.W.L. *Le Corps expéditionnaire canadien 1914-1919. Histoire officielle de la participation de l'armée canadienne à la Première Guerre mondiale* (Ottawa : Imprimeur de la Reine, 1963) 671 pp
- Rawling, Bill *Survivre aux tranchées. L'armée canadienne et la technologie (1914-1918)* (Outremont : Athéna éditions, coll. « Histoire militaire », 2004) 305 pp
- Rawling, Bill *Une façon de faire la guerre: la prise de Cambrai, octobre 1918* (Outremont, Athéna éditions, coll. « Histoire militaire », 2006) 232 pp.
- Tougas, Stanislas *Stanislas Tougas (1896-1917). Un des plus grands coeurs du 22e bataillon* (Sillery : Septentrion, 2005) 221 pp
- Tremblay, Thomas-Louis *Journal de guerre. 1915-1918* (Outremont, Athéna éditions & Le Musée du Royal 22^e Régiment, coll. « Histoire militaire », 2006) 329 pp
- Vennat, Pierre *Les « Poilus » québécois de 1914-1918. Histoire des militaires canadiens-français de la Première Guerre mondiale. Tome I* (Montréal : Éditions du Méridien, 1999) 366 pp
- Vennat, Pierre *Les « Poilus » québécois de 1914-1918. Histoire des militaires canadiens-français de la Première Guerre mondiale. Tome II* (Montréal : Éditions du Méridien, 1999) 300 pp
- Wise, S.F. *Les aviateurs canadiens dans la Première Guerre mondiale* (Ottawa: Ministère de la Défense nationale, 1982) 895 pp

Monographies

- Armstrong, Elizabeth *Le Québec et la crise de la conscription. 1917-1918* (Montréal : 1998 [1^{ère} édn. 1937]) 293 pp
- Beauregard, Claude,
Robert Comeau et
Jean-Pierre Gagnon (dirs.) *Le Canada français et les conflits contemporains : actes du colloque tenu à l'Université du Québec à Montréal le 27 août 1995* (Montréal : AQHP, 1995) 288 pp
- Coutard, Jérôme 'Des valeurs en guerre. Presse, propagande et culture de guerre au Québec. 1914-1918. Volume I' (Québec: Université Laval (Thèse de doctorat, PhD), 1999) 294 pp
- Djebabla-Brun, Mourad *Se souvenir de la Grande Guerre : la mémoire plurielle de 14-18 au Québec* (Montréal : VLB, 2004) 181 pp.
- Durocher, René. « Henri Bourassa, les évêques et la guerre de 1914-1918. » dans Jean-Yves Gravel (dir.) *Le Québec et la guerre* (Montréal, Éditions du Boréal Express, 1974) pp. 47-75
- Filteau, Gérard *Le Québec, le Canada et la guerre de 1914-1918* (Montréal : Éditions de l'Aurore, 1977) 231 pp
- Legault, Roch et
Lamarre, Jean (dirs.) *La Première Guerre mondiale et le Canada : contributions socio-militaires québécoises* (Montréal : Méridien, 1999) 269 pp
- Yon, Armand « Les Canadiens français à la Guerre de 1914-18. Devant l'opinion française. », dans *Les Cahiers des Dix*, Québec (1973), pp. 9-32